RAMA-FOLIOLÈS

I

C'ÉTAIT au milieu de l'été

Une orgueilleuse feuille d'érable, du poétique nom de Rama, découpée à ravir, pimpante en son vêtement d'émeraude, se balançait coquettement au bout d'une branche solide et nerveuse.

Son petit cœur de feuille, goûtant ce bonheur des délicats : être joli, habillé avec richesse, jouir d'un idéal spectacle, battait doucement.

Hélas ! comme il arrive souvent, ce bonheur facile avait rendu superbe cette délicieuse créature.

Un jour, que plus belle—si possible—que d'habitude, elle avait écouté les compliments louangeurs des oiseaux galants, son âme se gonfla d'insolence. Elle voulut faire sentir son mépris, montrer sa supériorité sur les êtres privés de ses avantages.

Un modeste saule croissait non loin. Avisant une des feuilles, la plus proche : la brune Foliolès, Rama lui vanta ses attraits, l'écrasa de son dédain, la tortura par une comparaison injuste, enfin, se conduisit telle que certaine princesse vis à-vis d'une villageoise.

II

C'était au milieu de l'automne.

Quelques feuilles rares, disséminées, avaient seules prolongé leur agonie.

La fin était proche. La Mort, l'inexorable, les guettait avec convoitise. Son œil maudit en son pouvoir fascinateur ne se détachait pas d'elles. De même le serpent qui magnétise un oiseau, il tient son regard constamment fixé sur sa victime, persuadé qu'elle viendra immanquablement se précipiter dans le gouffre béant de sa gueule.

Au nombre de ces feuilles, se trouvaient Rama et Foliolès....

Un dernier souffle de vie les animait, quand Borée, furieux, passa, laissant derrière lui : Ruines, Carnages, Désolation.

Toutes les feuilles étaient tombées !

La Mort, l'inexorable, les saisit et les plongea dans la boue, la fange.

Côte à côte se trouvèrent Rama et Foliolès.

III

Pourquoi, durant la vie, se prévaloir de ses avantages matériels ?

E. Z. MASSICOTTE.

Correspondance

Fort Kent, Maine (E.-U.)

Monsieur le Rédacteur,

Permettez-moi de vous offrir mes plus chaleureuses félicitations pour le petit article, si touchant et si patriotique, intitulé : *Loin de son pays*, et signé "Lorenzo," qui a paru dans votre numéro 395, du 28 novembre dernier.

L'auteur, le premier, mérite d'être félicité et applaudi pour ces nobles paroles : "J'étais à peine parti que je songeais que, dans mes prérégrinations, je pourrais peut-être convaincre quelques malheureux compatriotes de retourner vers les rives de leur pays natal."..... "Je serais heureux si ces lignes pouvaient détourner quelques uns de nos bons Canadiens, n'en serait ce qu'un, de l'idée fatale de s'acheminer vers les Etats-Unis, cette terre plutôt d'exil que de liberté."

C'est bien là le sentiment et le vœu de tout véritable patriote, en Canada : retenir d'abord les enfants du pays, et puis y rappeler ceux qui se sont exilés.

Nul doute que des écrits comme celui là n'émeuvent beaucoup de cœurs et ne fassent pleurer beaucoup d'yeux, tant au pays natal qu'au pays de l'exil.

Nul doute aussi que la fameuse complainte de Gérin-Lajoie, *Un canadien errant*, ne contribue puissamment à cette noble fin, en célébrant, d'une manière si touchante, les charmes du pays et les amertumes de l'exil !

N'est-il pas vrai, cependant, que cette complainte, telle qu'elle est, ne s'applique pas rigoureusement à la situation ordinaire de nos Canadiens des Etats-Unis, et qu'elle serait beaucoup plus effective si elle était une traduction fidèle des sentiments de leurs cœurs ?

Ce qu'il faut exprimer, d'après le but que l'on se propose, c'est l'amour du pays, l'ennui de l'exil, le projet du retour, le retour, et puis les joies du retour. De cette manière, la romance est complète. C'est une véritable prédication. Impossible de la chanter sans se sentir entraîné dans cette voie.

Je vous propose donc, monsieur le rédacteur, la modification suivante de cette patriotique chanson, en vous priant de voir s'il n'est pas à propos de lui donner les honneurs de la publicité, de la répandre et de la recommander à vos lecteurs, soit du Canada, soit des Etats-Unis.

LE CANADIEN ERRANT

Un Canadien errant,
Bien loin de ses foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressa ces mots :

Si tu vois mon pays,
Mon pays bienheureux,
Va, dis à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Plongé dans les douleurs,
Loin de mes chers parents,
Je passe dans les pleurs
D'infortunés moments.

O jours si pleins d'appâts
Vous êtes disparus !
Et ma patrie, hélas !
Ne la verrai-je plus ?

***

Oui, je te reverrai,
O terre du bonheur !
Et je retrouverai
Les amis de mon cœur.

Aussitôt, animé
Du plus noble dessein,
De son pays aimé
Il reprend le chemin

Il arrive joyeux,
Il est bien accueilli.
Oh ! qu'il se trouve heureux
Et tranquille chez lui !

Et là souvent le soir,
Tout fier de son retour,
Il dit ce chant d'espoir,
De bonheur et d'amour :

Dans mon très cher pays,
Quel charme ! quel plaisir !
Parmi tous mes amis
Je veux vivre et mourir.

F. X. BURQUE, ptre.

Cheschez le devoir avant le plaisir, et vous trouverez le plaisir dans le devoir.—PLUTARQUE.

Dans bien des cas, je préfère, comme critique, le paysan simple à l'académicien subtil et avisé.—Rév. P. DIDON.

VOYAGES

CHEZ LE ROI TIÉBA

Le *Journal officiel* vient de publier un rapport adressé par le capitaine Quiquandon au commandant supérieur du Soudan français sur l'importante mission qu'il a remplie pendant près de deux ans auprès de Tiéba, roi de Kénédougou, pays situé dans l'intérieur de l'Afrique, à l est du Haut-Niger.

Le capitaine Quiquandon donne des détails très curieux sur ce pays encore presque inconnu. A son arrivée, Tiéba envoie au devant de lui ses cavaliers. Curieuse troupe, en vérité.

"Tout ce monde, dit le capitaine, est proprement, mais simplement vêtu de calicot blanc. Quelques rares étoffes de soie ou de drap, pas de bijoux. Certaines coiffures sont bizarres : c'est tantôt un simple bonnet blanc autour duquel s'entoure un tamasambé, couvert de glaces d'un sou qui miroitent au soleil. Ces glaces apparaissent aussi formant turban autour de chapeaux pointus, ou bien ces mêmes chapeaux pointus sont entièrement revêtus de plumes de casoar ou de vautour, noires, piquées droites dans chaque maille.

"Parfois, ce sont de longues plumes blanches, toujours plantées droites, qui donnent à ces têtes noires des airs étranges. Un autre est coiffé d'une sorte de casque, non pas orné d'or ou d'argent, mais bien simplement en cuir ; deux cornes, de belles cornes de biche, longues de 15 à 20 centimètres, ornent son front ; en arrière, le casque porte également deux autres cornes un peu plus petites que celles du devant.

"Le bourreau a une coiffure étrange, une sorte de mître d'évêque, en cuir jaune, avec des dessins en cuir noir, rouge, blanc, bleu, plaqués dessus ; la face postérieure de cette mître se prolonge et tombe derrière jusqu'aux reins, comme un immense couvre-nuque ; les bords de cette mître et du couvre-nuque sont bordés de longs poils de mouton blancs.

"Chez Tiéba, chacun se costume comme il l'entend, il y a de tout ; à côté du cavalier au turban bien enroulé sur la tête, aux trois ou quatre boutons superposés, bien propres, recouvrant le boubou de guerre crasseux, se trouve l'homme simplement couvert de son boubou de grisgris, et l'archer tourka entièrement nu.

"A un kilomètre de Dabila était massée une colonne d'un millier d'hommes, placée en bataille avec un semblant d'ordre et d'alignement. Tiéba avait envoyé ce monde au devant de nous pour nous faire honneur. Ils s'étaient formés sur la gauche de la route : les cavaliers rassemblés en deux groupes de 120 à 130 chevaux tenaient la droite, puis venaient trois compagnies d'infanterie avec leurs fanions jaunes, blancs, bleus, en avant.

"Je me garderai de vouloir prétendre que ces gens étaient correctement alignés, mais l'impression que je ressentis est qu'il y avait de l'ordre dans tout ce monde-là ; ce n'était pas une tourbe, cela se tenait, cela obéissait. Pendant dix kilomètres, cette sorte d'escorte d'honneur de 250 chevaux et de 700 à 800 fantassins nous suivit, nous flanquant à distance respectueuse et marchant en ordre."

"Très joli encore, le récit de la réception de la mission par Tiéba, et la description de la scène où le capitaine Quiquandon remet au roi les cadeaux que lui envoie le colonel Archinard, commandant du Soudan français.

"Le soir de notre arrivée, vers les quatre heures, je me rendis avec le docteur Crozat auprès du fama pour lui donner les cadeaux que j'étais chargé de lui remettre. Ses frères, ses fils, ses chefs de colonne, étaient près de lui ; Tiéba, comme tous les chefs noirs, resta d'abord impassible Les étoffes, les manteaux, les sabres, le révolver, n'amenèrent sur sa figure aucun signe qui pût trahir la moindre satisfaction intérieure.